

Français
2^e prix - Emmanuel Scavée

Empreintes lexicales

Il n'y a pas si longtemps, je me suis trouvé contraint de regarder en face l'horrible vérité : j'utilise souvent le mot *itération*. Beaucoup plus souvent que ne devrait le faire un être humain normalement constitué. Pour donner une estimation, je dirais que je le laisse échapper à peu près cinq fois par jour.

Je n'en suis pas fier. J'aimerais mieux être du genre à parler d'une *version* de quelque chose, d'une *édition* ou d'un bon vieux *cas*, au lieu de répéter *itération* à tout bout de champ. Hélas, ce n'est pas mon style. J'ai découvert ma maladie de l'*itération* de la manière la plus déconcertante qui soit. Je venais de décrocher un nouveau job. Un jour, après quelques semaines, j'ai entendu trois collègues avec qui je parlais souvent se servir du mot *itération* dans des circonstances différentes. Quand la troisième d'entre eux, une femme que je connaissais déjà d'avant, l'a prononcé, je l'ai coupée au milieu de sa phrase. « Attends, tu viens de dire *itération*... Pourquoi est-ce que tout le monde emploie ce mot, ici ? » Sa réponse m'a sonné comme un coup de Larousse sur la tête. « Tu devrais voir un psy. C'est un mot à *toi*. »

Passé la première réaction de déni et quelques ruminations, je suis rentré chez moi après le travail et j'ai demandé à ma femme s'il m'arrivait souvent d'user de mots bizarres, un genre d'empreintes lexicales.

« Comme *itération*, tu veux dire ? » a-t-elle répondu sans la moindre hésitation. Et puis les digues ont cédé. « Tu dis aussi tout le temps *tangentiel*. Oh! et *vétuste*, aussi! Et tu parles toujours de *la mesure dans laquelle* quelqu'un a fait ci ou ça. »

Ce n'était pas tout. Il paraît que j'ai un faible pour *anachronisme* et des accointances avec *avisé*.

Quand je suis retourné au travail le lendemain, j'avais fini par accepter à contrecœur que j'abusais d'un tas de mots ridicules et que tout le monde autour de moi le savait. Mais j'ai aussi remarqué un changement dans la manière dont je parlais à mes collègues. J'étais toujours capable de truffer mes phrases de *vétuste*, ou de lâcher ça et là une *mesure dans laquelle*, mais j'évitais soigneusement de dire *itération*. C'était *mon* mot, même si je ne m'en étais rendu compte que la veille. Et maintenant tout le monde l'employait. Je ne voulais pas passer pour un simple imitateur en prononçant ce substantif qui, désormais, semblait m'appartenir.

[...]

Mais je ne voulais pas non plus devenir un de ces types qui s'approprient les empreintes lexicales des autres. Quelle fainéantise! Quel manque d'originalité! Quelle bassesse! Combien de temps m'a-t-il fallu, après avoir écrit ces quelques mots, pour me souvenir d'une fois où j'avais moi-même cédé à cette facilité qui me mettait hors de moi quand j'y étais confronté au bureau? À peu près quatre secondes.

Je l'avais fait quelques mois auparavant. L'un de mes amis les plus proches emploie souvent le mot *sensationnel* dans ses e-mails. Que je lui envoie un lien vers une réception particulièrement réussie au base-ball ou une vidéo de chèvre qui bêle stupidement, il répondra succinctement: « C'est sensationnel. » Ou il me fera suivre un article en disant : « Voici une histoire sensationnelle. » Ça lui va plutôt bien. Vraiment. Et moi, sans m'en apercevoir, je lui ai chipé ce mot comme un voleur.

13^e CONCOURS DE TRADUCTION SAINT-JEROME
Parrainé par la Division de la gestion des conférences de l'ONUG

Je ne m'en étais rendu compte qu'en juillet, quand une autre amie a répondu à un de mes propres e-mails en me complimentant pour mon choix de ce mot peu habituel. « Joli, ton *sensationnel* », écrivait-elle. Une recherche dans mes messages envoyés a aussitôt confirmé que le mot abondait désormais dans ma correspondance. « Quel terme délicieusement désuet! ajoutait-elle. Remettons-le à l'honneur! »